



DIMINUTION D'UN POINT

SIXIÈME ÉPISODE
D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE
OÙ L'AUTEUR, D'UN OCÉAN À L'AUTRE,
RECONNAÎT, SANS LE CONNAÎTRE,
UN AUTRE AUTEUR

06

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

Nous sommes à Vancouver, en 1998, et j'ai été engagé comme un des hôtes de la conférence « Writers Teaching Writing ». Pendant quelques jours, le campus du centre-ville de l'Université Simon Fraser accueille dans sa tour de verre des centaines d'écrivains enseignants *from all across Canada*. Depuis un an, j'y donne un atelier sur l'écriture pour les nouveaux médias, où je propose aux participants d'adapter des livres pour enfants. Le Web a commencé de tisser sa toile autour de nous. Dans la littérature de l'interface, le langage saura trouver des moyens de se glisser entre l'image et le geste. Les albums illustrés ont souvenir du corps de la lettre, de la matérialité du livre, de leurs parentés à l'image. Rien de mieux qu'un album pour enfants pour réapprendre à lire et à écrire.

Les écrivains circulent dans les corridors de mon *alma mater*, de *workshop* en *workshop*, échangeant sur leurs expériences, butinant les sujets futurs. Cet après-midi, je présente une version de

deux heures de mon atelier. La proposition a attiré une poignée de participants, plutôt jeunes, curieux de ce que le futur leur réserve. J'argumente que l'avenir ne s'invente pas seul, que nous entrons, avec l'ordinateur, dans un théâtre logique. L'écrivain, qui a mémoire des formes, gagne à en reconnaître la règle, pour mieux la détourner. La fiction, dont la racine latine, *ingere*, a mémoire de nos dix doigts, est fabricante de formes. Le travail de l'écrivain consiste à respecter ses matières, et à en assumer l'ouvrage.

Celui qui semble le plus sensible à mes propos est l'homme d'un certain âge, assis dans la deuxième rangée, robuste gaillard, de tweed vêtu, installé de biais à son pupitre trop petit. Sous sa casquette tartane, entre ses *mutton chops* foisonnants, il a le regard pétillant et la parole amusée. Il est bien loin du « public cible », mais ses questions sont d'une pertinence désarmante. À la fin de la rencontre, nous poursuivons, le long du corridor, le

dialogue entamé. Ce sera mon ami de conférence. Il me raconte qu'il a des filles, quatre je crois, et lorsque je le lui demande, il me dit qu'il a écrit deux livres, des recueils de nouvelles. Quatre filles, ça occupe son homme, mais qu'un prosateur de son âge, dans un pays où il n'y a que le roman qui compte, n'ait publié que des nouvelles, me semble être un gage d'intégrité.

Il porte le même nom que MacLeod's, la porte à côté de l'Université, une librairie aux allures de navire, le bois de ses bibliothèques ploquant et craquant sous le poids des livres. J'y trouve une copie de *The Lost Salt Gift of Blood* (1976) dans l'édition de poche de la New Canadian Library, publiée par d'autres Écossais, McClelland & Stewart. Une peinture à l'huile des eaux du Cap Breton surmonte la rayure de style chandail de hockey qui identifie la New Canadian Library. Je lui dis que je l'ai acheté pendant la pause, que je trouve très beau son titre aux accents baroques, et que je n'aurai malheureusement pas le temps de tout lire avant la fin de la conférence.

Nous nous retrouvons un peu plus tard, seuls mâles en l'assemblée, dans un panel sur « Women's Writing » dont je suis le modérateur. Il intervient en riant, « *As an old, white male, I sometimes feel like a dot shrinking on a map.* » Dans la première nouvelle de *The Lost Salt Gift of Blood*, un fils témoigne de l'exécution du vénérable cheval de trait familial par son père, un jour de tempête. Une semaine plus tard, je trouve *As Birds Bring Forth the Sun* (1986). Mon nouvel ami doit compter au nombre des lectures canadiennes imposées, pour se retrouver dans tant de librairies de livres usagés. Pour ma part, mon éducation canadienne se poursuit, et je m'imagine mal revendre ces livres, qui me semblent presque parfaits.

J'ai l'impression d'avoir affaire à une sorte de Tchekhov néo-écossais. Les récits du recueil, traversés par les tempêtes et le roulement des vagues, dessinent les contours mythiques d'une péninsule historiée, suspendue entre la survie et la mort, captive des évidences incontournables de la nature. La prose de MacLeod, émaillée de phrases quasi-bibliques, trempées dans le sel et le sang du Cap Breton, respecte la parole muette du paysage et des bêtes, mastiffs ancestraux et chevaux de traits, dont les destins sont mêlés aux drames mortels des mineurs et des pêcheurs de la péninsule. Je suis marqué par les narrateurs, jeunes hommes en partance

pour Montréal ou Toronto, désireux d'étudier la littérature anglaise, se rapprochant sans savoir de la parole perdue gaélique qui se cache sous elle, et en eux. D'autres fils deviennent dentistes à Calgary, des filles disparaissent dans un rutilant rêve électroménager, mais eux aussi savent que la mollesse moderne les sauve des violences ancestrales. Malgré mon père machiniste, mon enfance banlieusarde, et mes racines irlando-françaises, je reconnais un peu ma vie dans les leurs.

Writers teaching writing, indeed. MacLeod publie *No Great Mischief*, son unique roman, juste avant mon arrivée à New York. Il contient une scène de noyade d'anthologie, et je conserve le vague souvenir d'un chien enragé, bavant dans la tempête, au pied d'un phare. Son titre est emprunté aux paroles de Wolfe, prêt à sacrifier les bataillons écossais en première ligne : « *It's no great mischief if they fall.* » « Je leur répondrai par la bouche de mes canons », dit le Français, avant ou après. Ce dialogue de sourds sonne l'heure de la Conquête. Dans les camps de bûcherons, les mines, et les grands chantiers, francophones et anglophones continueront de s'affronter, sous le regard de ceux qui ont fait la paix avec le pouvoir unificateur de l'argent. Je me souviens du mot provocateur d'André Forcier, à l'époque de ses *États-Unis d'Albert*, le Québec est essentiellement une nation de collaborateurs, alors que l'Acadie et la nation Métis, abandonnés à leurs destins canadiens, sont les véritables indépendantistes.

Pour son 73^e anniversaire, j'offre à mon père, qui a grandi en présence des bêtes et fait sa vie en usine, une traduction de MacLeod parue aux éditions de l'Instant même, dont le titre français, *Cet héritage au goût de sel*, a perdu ses aspérités anglaises. Un fils ne trahit pas son père en croyant à la littérature, il veut lui redonner vie à travers la sienne. « C'est l'fonne, c'est des petites histoires, pas trop longues à lire. » Avidé lecteur de journaux, mon père m'avoue, après avoir lu le livre, n'avoir jamais de sa vie terminé un roman.

Alors que je vis à Manhattan, *Island*, qui rassemble toutes les nouvelles de MacLeod, apparaît dans les vitrines des librairies. Je me vois relire ses nouvelles dans un vol de retour de Calgary, et avoir beaucoup de difficulté à réprimer mes larmes. Peut-être est-ce après ce passage à Banff, où il est l'invité d'honneur du festival Wordfest, avec Mordecai Richler, qui mourrait cette année-là. Je l'écoute

lire, avec ce même sourire que je lui ai connu, et je n'ose plus lui parler. MacLeod donne parole à ce qu'on entend en creux au fond de nous-mêmes, la présence vécue de la mort, et la nécessité de se raconter, jusqu'où les mots manquent.

Je suis peut-être surmené, mais des sanglots me sont encore remontés en gorge avant d'écrire cet essai, en relisant ma nouvelle favorite, « *The Closing Down of Summer* ». Une troupe de mineurs d'élite passe ses derniers jours de l'été en surface, sur une plage cachée du Cap, à boire de la robine et à se baigner. Bientôt ils retourneront sous terre, en Afrique du Sud, pour une corporation de Toronto. Le narrateur, le leader du clan, raconte ce qu'ont archivé les cicatrices et les maux de son corps.

Quelques années plus tard, je me résous enfin à visiter la Nouvelle-Écosse, montant dans le train *Océan* pour un voyage de 21 heures vers Halifax. Le train est un dinosaure de tôle verte. Le repas, une fricassée ou du *gumbo*, y est servi dans un wagon salle à manger par des Acadiens équilibristes. Je n'ai pas pris de chambrette à rideaux dans la caravane, et je dors avec la plèbe sur les sièges de cuvette rouge. Le train de nuit longe le fleuve.

J'ouvre les yeux sur une croix enguirlandée de lumières de Noël, au fond d'un vallon gaspésien. Nous prenons par les broussailles du Nouveau-Brunswick. À l'aube, nous fendons les brumes maritimes du port d'Halifax.

Je prends mon premier repas sur une terrasse de Barrington Street, où deux bons vivants bien entamés décident d'entamer la conversation. « *You're not from here?* » Ils enfilent quelques bières avant de rejoindre leur voilier. « *I'm from Montréal.* » « *Great town.* » La discussion vire, selon la tendance habituelle, et de manière tout ce qu'il y a de plus civilisé, à la question de l'indépendance. Je leur dis que je trouve que les Néo-Écossais et les Québécois partagent un certain esprit pour la fête, et la scène, et les lettres, et ces bières. « *Not so sure about that.* » Il y a des limites, *young man*. Euh, vous ne croyez pas que les Maritimes perdraient beaucoup en se désamarrant de nous ? La question, qui est encore sans réponse, s'applique autant à un Québécois qu'à un Canadien. Lorsqu'ils partent en titubant vers la baie, la serveuse me demande s'ils m'ont importuné. J'aurais pu répondre, « *No great mischief* », mais cela aurait été par trop littéraire. •

LE BATHYSCAPHE N°6,
AUTOMNE 2010

—
LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM

